

# Négatif

Bulletin irrégulier – février 2014 – n°19

## Que deviennent les utopistes ?

« Critiquer la disposition utopique est devenu un lieu commun usé jusqu'à la corde »

Jacques Berchtold, « Regards sur l'utopie », Europe (revue de littérature mensuelle) n° 985, mai 2011, p. 4.

### Sans oublier non plus l'inverse : son apologie !

À la suite de la crise des subprimes de 2007-2008, des gestes de révolte se sont manifestés sur les places : le *consensus* qui maintient la cohésion des démocraties libérales a chancelé et tout leur édifice social est devenu aussi précaire que certains de leurs travailleurs. Et c'est sans doute à la faveur de ce dérangement que le thème de l'utopie a pris une nouvelle vigueur. L'état de décrépitude des régimes politiques qui s'est alors manifesté a simultanément produit la recherche d'autre chose que ce qui s'exprime à travers les partis politiques et leurs programmes. Mais cette irruption est marquée par l'inachèvement et un manque de substance.

Plus subjectivement, le retour de l'utopie est aussi sans doute celui du désir de révolution qui sait toujours s'exprimer lorsque les institutions du capital entrent en transe et que les contradictions sautent aux yeux. Le regard, qui jusqu'alors n'avait su se départir du voile de la marchandise et de ses mirages, se porte sur l'envers du décor. Cette société, malgré tous les effets délétères de la globalisation, comprend malgré tout en son sein cette « réserve de potentialités et d'alternatives » dont parle Lewis Mumford<sup>1</sup> dans son tout premier livre. En effet, les sociétés modernes où règne le mode de production capitaliste sont tout autant

fondées sur un imaginaire social que sur une infrastructure, comme le disait la langue de bois marxiste. Avec une certaine autonomie, les rêves restitués, les fictions romanesques ou cinématographiques, les représentations sociales de l'avenir, l'utopie trouvent des moyens divers pour se manifester. « [...] L'imagination est constitutive de la réalité sociale »<sup>2</sup>.

Pourtant, s'interroger sur la nécessité de ce retour pourrait permettre la remise en cause de certaines évidences et ainsi contribuer au développement des armes de la critique.

\*\*\*

Il existe une position anti-utopique qui considère que l'utopie est séparée de la réalité. On aura ici reconnu la réticence (résistance ?) de la froide raison, propre au réalisme politique qui ne jure que par les parlements constitués et les majorités votantes. Face à l'utopie se dresse ainsi le citoyen raisonnable qui exige des garanties contre les risques de ce qu'une telle pensée implique. On a là la version du sens commun. L'autre version, plus cynique et pleine de morgue, n'hésite pas à faire rimer l'utopie avec le totalitarisme. Les défenseurs a-critiques des droits de l'homme et de la

---

1 cf. Lewis Mumford, *The Story of Utopias*, New-York, Boni and Liveright, 1922.

---

2 Paul Ricoeur, *L'Idéologie et l'utopie*, Paris, Éditions du Seuil, « Points Essais », 1997, p. 19.

démocratie comme les ex-nouveaux philosophes en sont les représentants par excellence. Et il est vrai que l'utopie est un mode de pensée qui appréhende globalement la société et que cela peut glacer d'effroi ceux qui ne veulent voir l'état de chose régnant que par ses détails, envisagés séparément et successivement. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'entreprise utopique serait vaine parce qu'en dehors de la réalité.



Après l'effondrement du bloc soviétique (1989-1991), cette position conservatrice s'est d'autant mieux affirmée. Son credo est de rejeter le communisme en tant qu'utopie dangereuse parce que mécaniquement porteuse de barbarie. Comme le nazisme, l'utopie communiste, c'est le totalitarisme. L'idéologie libérale, sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler « néo-libéralisme », est partie prenante de cette vision pour affirmer qu'il ne peut dorénavant plus exister qu'une seule réalité : celle du marché et de ses individus calculateurs, de son Droit attendant garanti par l'État démocratique. Le fameux « there is no alternative » thatchérien a produit les désastres sociaux que l'on sait ; le premier d'entre eux étant de boucher l'horizon.

Cet anti-utopisme est loin d'être neutre politiquement puisqu'il s'assimile aux intérêts des puissants : casser l'utopie, refouler les rêves éveillés, enfermer dans un monde clos. Du coup, le retour de la conscience utopique a doublement raison, apparemment. D'une part, face au pouvoir de la classe dominante et comme pour pasticher le slogan maoïste, il s'agirait de dire : « on a toujours raison d'être utopiste ! ». Mais d'autre part et plus spécifiquement dans le contexte de crise « économique » où les pauvres souffrent, l'utopie permettrait paradoxalement d'affronter un état d'urgence et de premières nécessités comme s'il s'agissait d'une catastrophe naturelle où seule une réponse immédiate ne pouvait être envisagée. Tout se passe comme si l'utopie était comme une bouée de sauvetage. À partir de là, c'est la critique de la critique de la disposition utopique qui est à l'ordre du jour.

\*\*\*

Par conséquent, l'affirmation selon laquelle l'utopie c'est l'émancipation, est souvent opposée à la position anti-utopique évoquée ci-dessus. Et il est bien vrai qu'il ne faut pas se méprendre sur cela : l'utopie comme démarche discursive se voulait ouvertement comme une manière de relativiser la société existante avec tous ses travers.

Au sens classique, c'est l'humaniste anglais Thomas More qui, en 1516, forge le mot en le prenant pour titre de son célèbre récit philosophique écrit en latin : il est ainsi le précurseur d'un genre littéraire alors qu'au même moment son ami Érasme écrit son *Éloge de la folie*. Le terme provient du grec : ou-topos. « Ou » qui est la négation « ne pas » et topos qui signifie « lieu ». L'utopie est par conséquent une société qui n'est en aucun lieu, qui n'existe nulle part, qui est ailleurs. Sur ce modèle et plus tard comme au XIX<sup>ème</sup> siècle, d'autres poursuivront cette démarche en tant qu'instrument de critique sociale. L'utopie met à l'honneur l'imagination (qu'elle revendique), pour décrire un gouvernement idéal ou une

société parfaite.

De là toute la genèse de la notion. Pour la clarté du débat ici engagé, il convient de procéder à quelques distinctions. Par exemple, l'utopie n'est pas le mythe qui est une construction orientée vers le passé et qui se base sans doute sur quelques faits épars mais qui développe et agrémente surtout à partir de là un récit imaginaire. L'utopie quant à elle est résolument orientée vers le futur. L'utopie n'est pas non plus le messianisme ou le prophétisme qui sont de nature religieuse. Un universitaire contemporain<sup>3</sup> effectuant l'exercice consacré de son champ de connaissance, argumente en ce sens pour donner une définition. Il démontre que l'utopie a partie liée avec le thème de la ville : la transcendance n'est pas ce qui constitue sa nature, même s'il est question de l'ailleurs.

De même, l'utopie n'est pas seulement du rêve et des chimères ou du moins, cette dimension humaine a aussi sa réalité. Et il faut bien reconnaître qu'avec les disciples de Robert Owen et d'Étienne Cabet, elle n'est plus seulement une démarche littéraire, mais une intention pratique qui tente d'appliquer l'idée dans la réalité d'une communauté restreinte formée à l'initiative de quelques individus, pour la vivre. D'ailleurs, Mumford a catégorisé deux types d'utopies : les « utopies d'évasion » comme celle de Thomas More et toutes celles « de reconstruction » dont les partisans sont qualifiés de « vrais utopistes » parce qu'ils sont pragmatiques. Ils savent reconstruire non seulement l'idée et sa représentation en rapport avec le mode de vie considéré mais également apporter des changements spatiaux. On remarquera au passage que ce qui caractérise l'utopie n'est pas son irréalité puisqu'elle répond justement à la société jugée mauvaise à laquelle il faut substituer une autre société, meilleure et bonne. Elle perd alors sa signification péjorative pour acquérir un autre sens. Il s'agit alors de faire « de la cité imaginée un

instrument pour mieux comprendre et juger la société réelle – et suggérer un avenir possible »<sup>4</sup>.

Par définition les frontières d'une notion sont beaucoup plus poreuses que celles d'un concept. C'est le cas de l'utopie, qui est polysémique et n'est pas aussi circonscrite que l'idéologie. Il est souvent question des utopies négatives ou contre-utopies : elles reprennent la démarche utopique mais en retournant l'effet recherché auprès du lecteur. Les plus célèbres d'entre elles au XX<sup>ème</sup> siècle sont celles de Zamiatine dans le contexte soviétique (*Nous autres*), Aldous Huxley (*Le Meilleur des mondes*) et bien sûr George Orwell (*1984*). Pour ces auteurs il s'agissait d'alerter sur les tendances totalitaires à l'œuvre dans leur présent. L'imagination produit alors un tableau qui pousse à l'extrême les traits actuels les plus négatifs. De même, la dystopie est la représentation d'un monde dissonant, dont le lieu ne coïncide pas avec celui qui est familier : le tableau est plutôt surréaliste dans ce cas. L'uchronie est quant à elle la fiction d'une société qui, au regard de l'histoire, est en dehors du temps. Par exemple une société imaginée à partir du triomphe des forces de l'axe<sup>5</sup>. Mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit toujours du même outil fictionnel qui se veut suffisamment original pour développer la critique sociale et l'invention.

Si l'on suit Karl Mannheim qui veut « [...] examiner, non comment la pensée se présente dans les manuels de logique, mais comment elle fonctionne effectivement, dans les affaires publiques et la politique, comme outil d'action collective »<sup>6</sup>, il est aussi nécessaire d'analyser le rapport de l'utopie à

---

3 Jean-Marie Stébé, *Qu'est-ce qu'une utopie ?* Paris, Vrin, « Chemins philosophiques », 2011.

---

4 Yolène Dilas-Rocherieux, *L'Utopie ou la mémoire du futur. De Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Paris, Robert Lafont, 2000 (quatrième de couverture).

5 Voir à ce sujet l'orfèvre en la matière : Philip K. Dick, *Le Maître du Haut Château* [1962], Paris, Éditions J'ai lu, 2003.

6 Karl Mannheim, *Idéologie et utopie* [1929], Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, p. 1.

l'idéologie. À l'époque de la République de Weimar, cet auteur a tenté de procéder à leur distinction mais en même temps au repérage de leur similitude. Alors que l'idéologie est l'idée de la pensée conservatrice qui légitime ce qui existe, l'utopie est celle des forces sociales qui ont intérêt au changement. Porteuses d'une *conscience utopique*, ces forces produisent un rapport critique à la réalité. L'utopie est une pensée sociale en acte qui rompt avec la réalité établie. Cette conscience particulière émerge surtout dans les périodes chaudes de l'histoire (les crises) tandis que l'idéologie triomphe dans les périodes de stabilité de la société. En tout état de cause l'une ne peut se concevoir sans l'autre tellement elles sont deux formes de pensée complémentaires. Inversement, Mannheim envisage aussi leurs points communs. Le premier d'entre eux veut qu'elles soient transcendantes par rapport à la réalité sociale, autrement dit : en non-congruence. Mais c'est une des difficultés de l'essai de Mannheim parce que la fonction de l'idéologie est de légitimer ce qui existe, de renforcer l'identité d'un groupe qui vit dans cette réalité si bien qu'on ne voit pas trop l'exhaussement. Ce critère n'est pas forcément pertinent.

À travers ce travail de définition, ce qui ressort concerne le changement social qui est visé à travers l'utopie. Ainsi, « [...] l'utopie a le pouvoir fictionnel de redécrire la vie », elle « [...] est une alternative au pouvoir en place. Elle peut être soit une alternative au pouvoir, soit une forme alternative de pouvoir »<sup>7</sup>. En aucun cas effectivement l'utopie ne peut être amalgamée au totalitarisme. Cette opération est abusive parce que l'utopie est plutôt critique de la réalité sociale grâce à l'imaginaire qu'elle sait activer mais elle est aussi aberrante parce qu'une utopie qui devient une contre-utopie, en se réalisant comme dans le régime de Pol Pot, ne peut plus être considérée comme telle. « En effet, dit Joseph Gabel, le totalitarisme *existe* ; cette assimilation ampute la définition de l'utopie d'un critère essentiel et risque d'aboutir à une

absorption, sans réciprocité, du premier concept par le second. De plus l'utopie n'est pas uniquement projet déréaliste ; elle est aussi, d'après Ernst Bloch, principe d'espoir et ferment d'action ». « [...] Il faut parfois, rajoute-t-il un peu plus loin, savoir vouloir l'impossible libérateur pour échapper à la certitude résignée »<sup>8</sup>.

Mais cette manière d'appréhender l'utopie est tout autant unilatérale : s'agit-il seulement d'affirmer l'utopie pour fourbir les armes de la critique ? Faut-il rejeter aussi facilement que le font les émancipationnistes-alternativistes et autres ouvriers de possibles, toute position anti-utopique ? Voilà des questions qui pourraient peut-être assurer davantage la gravité de nos prochaines révoltes.

\*\*\*

À travers une démarche dialectique originale, Joseph Gabel a produit une *théorie de l'aliénation* dans la continuité de celle de Georg Lukács<sup>9</sup>. Il a su d'une part mâtinier les réflexions sociologiques sur la pensée politique avec des apports propres à la psychopathologie tout en appliquant d'autre part le concept marxiste de *réification* à la recherche psychiatrique. Pour lui, l'utopie comme l'idéologie sont porteuses d'une perception altérée de la réalité, chacune avec un degré variable pouvant atteindre le seuil qualitatif du délire. Pour ce psychiatre, l'aspect le plus faible de l'essai de Mannheim concerne effectivement le critère de « la transcendance par rapport à l'être » parce que le point commun essentiel sur lequel Mannheim n'insiste pas assez mais qu'il a pourtant perçu, c'est *la fausse conscience*<sup>10</sup>. C'est le deuxième point commun qu'envisageait Mannheim entre l'idéologie et l'utopie. La fausse conscience est la possibilité d'une

8 Joseph Gabel, *Études dialectiques*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1990, p. 56.

9 Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe* [1923], Paris, Éditions de Minuit, « Arguments », 1960.

10 cf. Joseph Gabel, *La Fausse conscience. Essai sur la réification*, Paris, Éditions de Minuit, « Arguments », 1962.

7 Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 406.

perception délirante de la réalité sociale. Et c'est à travers ce concept que la portée politique de chacune des deux peut ainsi s'analyser à travers les programmes politiques, les discours des leaders charismatiques des groupes ascendants ou les régimes politiques autoritaires et leur propagande.

Ce que critique Gabel dans l'approche utopique (comme dans celle idéologique) concerne en particulier la tendance à ce que l'histoire soit niée. « [...] À l'égal des autres formes de fausse conscience, la conscience utopique est inséparable d'une vision anhistorique »<sup>11</sup>. En ce sens, l'utopie est particulièrement concernée par *la spatialisation de la durée* qui n'est pas la durée vécue propre à la rencontre humaine, à la créativité et à l'initiative historique mais plutôt celle propre au monde de la marchandise. Au lieu d'être qualitative, la durée est indexée à l'espace : elle devient alors chronologie c'est-à-dire un temps mesurable. C'est tout un univers mental qui se spatialise ainsi et qui fonctionne de manière analogue à l'espace des bolides-marchandises mis en mouvement par leurs échanges permanents ; échanges fondés sur la mesure et où règne la quantité à travers la recherche d'équivalence. La structure de cet espace-temps consacre la réversibilité plutôt que l'irréversibilité du projet historique permettant de poser des actes porteurs de valeur (au sens axiologique et non marchand !). C'est un univers plan où une seule dimension domine : celle des choses qui prennent une apparence de personnes et où l'histoire tend à disparaître. « [...] C'est surtout, dit encore Joseph Gabel, une crise de la *temporalisation* qui fait de la pensée utopique une pensée déréaliste : l'utopie est avant tout une uchronie. En effet, la temporalité de la conscience utopique comporte trois éléments incompatibles avec une temporalisation véritable : une *bifurcation du temps historique* qui suit d'un côté une chaîne causale et de l'autre une dynamique affective, un hiatus entre le présent et l'avenir, et, enfin un *arrêt du temps historique*

---

11 Ibid., p. 54.

postulé une fois le moment utopique atteint »<sup>12</sup>. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'utopie a partie liée avec le thème spatialisant (et moderne!) de la ville...

L'alternativisme se voulant pragmatique fait pourtant corps avec la démarche utopique lorsqu'il juxtapose l'avenir (dont sa pratique serait porteuse, au point de s'ériger en modèle) et l'actuel qui est rejeté. Il y a là un véritable hiatus. D'ailleurs Ricoeur, ne dit-il pas lui-même que « le trait décisif de l'utopie est ainsi non la possibilité d'être réalisée, mais la préservation de l'opposition »<sup>13</sup> ? En restaurateur de l'utopie contre Marx et Engels, ce philosophe avait au moins raison sur ce point : l'utopie renouvelle à sa manière l'opposition kantienne de l'être (sein) et du devoir-être (sollen). En contrepoint il faudrait plutôt concevoir le changement tel que l'évoque Jacques d'Hondt : « le changement ne se réduit pas à une substitution : un clou chasse l'autre, une diapositive s'éclipse devant la suivante »<sup>14</sup>. Cette manière de séparer l'avenir du présent est typique de la démarche utopique qui se soustrait au devenir social et historique : elle ne sait pas prendre au sérieux le présent en tant que moment historique inscrit dans une totalité concrète.

De même, on affirme souvent que Marx est utopiste. Mais ne confond-on pas dans ce cas son analyse de la société bourgeoise avec la croyance qui veut porter à l'absolu le moment de l'avenir : celle sur laquelle l'étiquette de « communiste » est trop facilement apposée ? À travers cette croyance, la représentation de l'avenir est alors celle de la fin de l'histoire : avec la société sans classe, la lutte des classes disparaît et avec elle tous les conflits

---

12 Ibid., p. 25.

13 Paul Ricoeur, op. cit., p. 239.

14 Jacques D'Hondt, *L'Idéologie de la rupture, suivi de « Plaidoyers pour l'aliénation »*, Paris, L'Harmattan, « Bibliothèque historique du marxisme », 2012, p. 83. Une remarque en passant pour éviter tout contre-sens : les plaidoyers en question signifient que D'Hondt entend défendre le concept d'aliénation pour penser la réalité sociale et non justifier l'état présent qui opprime.

(puisqu'elle cette dernière les déterminait tous), le devenir propre à l'humanité se tarit. Cette représentation postule effectivement un arrêt du temps historique une fois le moment utopique atteint. Elle vaut aussi pour la période précédant la venue de la lutte des classes puisque auparavant, il n'y avait que de « la pré-histoire ». Cette conception est a-historique. Il n'y a pourtant rien de plus étranger à Marx qui n'a eu de cesse que de se départir de toute conception idéaliste dans l'effort de reconnaître l'importance de l'histoire dans les affaires humaines. « Contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, rappelait Karl Korsch, ce n'est pas l'idée d'une communauté socialiste totalement différente de la présente société bourgeoise que Marx combat chez les *socialistes utopiques*. L'erreur fondamentale de ces doctrinaires, c'est à ses yeux qu'ils se bornent à dépeindre un état à venir en reprenant inconsciemment une image sans ombre du monde présent, et que, voulant la concrétiser et la réaliser, ils ne font que reproduire cette vieille forme de société bourgeoise »<sup>15</sup>. « L'utopie, dit encore Jacques D'Hondt, fait peu de cas de l'héritage et des moyens disponibles. Il s'agit de cécité plutôt que de négligence : elle ne voit pas correctement la structure sociale, et ne discerne pas les médiations qui s'y activent »<sup>16</sup>. Cécité, inconscience de la réalité présente... C'est bien pour cela qu'il est difficile de dire comme le fait Ricoeur que : « elle [l'utopie] peut être une échappatoire mais elle est aussi l'arme de la critique »<sup>17</sup>.

La position anti-utopique évoquée initialement se trouve ainsi rejetée par ces analyses. Elles recèlent une pertinence à laquelle ne pouvait prétendre la première : elles savent reconnaître la polysémie et la fonction d'espérance de l'utopie mais considèrent qu'elle ne peut plus seulement s'envisager dans sa seule fonction d'aiguillon du changement : elle est tout autant auto-illusion. Le fait que l'utopie puisse être

porteuse d'un *imaginaire leurrant* en tant que fausse conscience, oblige à relativiser l'affirmation annonçant qu'elle est identique à l'émancipation. Cette affirmation entre trop facilement dans un rapport d'opposition simple avec celle, symétrique, consistant à affirmer que l'utopie c'est le totalitarisme.

\*\*\*

Le cas de Marx est symptomatique du dépassement qui nous est là nécessaire. Pour lui la révolution n'est pas tant la recette pour un futur prévisible que la lutte porteuse d'un devenir. Ce qui caractérise alors subjectivement les moments révolutionnaires c'est le vécu de cette inquiétude du devenir plutôt que la peur de l'inconnu. Cette inquiétude qui nous fait vivre intensément et que l'époque présente nous refuse... « Si l'utopie peut avoir un sens d'un point de vue marxien, dit Franck Fischbach, ce n'est pas, comme on le croit souvent, par rapport à l'avenir, mais bien par rapport au présent, et plus précisément par rapport à ce qui, dans le présent, constitue une négation active de l'état de chose actuel »<sup>18</sup>.

La démarche utopique ne peut suffire, il faut savoir la remiser pour avoir des chances de retrouver le pli de la pensée révolutionnaire à nouveaux frais. Nous ne pouvons nous contenter de regarder l'effondrement de l'édifice social actuel d'un geste réprobateur ou de recensement encyclopédiste des nuisances de ce monde : il s'agirait plutôt de le faire autre, *progressivement puis brusquement* à travers l'activité d'une négation. Sinon il risque de nous imposer sa propre éternité décomposée. Ce qu'il nous faut c'est activer l'imagination à condition de se départir de l'utopie. En effet, comme le dit si bien Georges Sorel, « [...] on peut se demander si la Révolution [française] n'a pas été une transformation beaucoup plus profonde que celles qu'avaient rêvées les gens qui, au

15 Karl Korsch, *Karl Marx* [1938], Paris, Champ libre, 1971, p. 61.

16 Jacques D'Hondt, op. cit., p. 79.

17 Paul Ricoeur, op. cit., p. 394.

18 Franck Fischbach, « Marx et l'utopie », *Europe* (revue de littérature mensuelle) n° 985, mai 2011, p. 146.

XVIIIème siècle, fabriquaient des utopies sociales ». La réalité dépasse la fiction et c'est pourquoi il faudrait reprendre ce que proposait Guy Debord à ses camarades après 1968, au moment du sursaut de la domination, avant que l'Internationale Situationniste ne meure : imaginer les futurs problèmes de la société sans classe internationale et sans État. Se placer ainsi directement et froidement après la révolution permettrait d'envisager à rebours le futur antérieur de ces mêmes problèmes : qu'aura-t-il fallu pour que, se transformant, ils soient parvenus à maturité ? De là, régressant jusqu'au présent de la lutte, il s'agirait alors de faire advenir les présupposés mêmes de ces problèmes. Ce n'est plus partir de la réalité donnée, comme le fait l'utopie, mais bel et bien partir de ce qui corrode l'état de chose régnant. Le possible des ouvriers prend alors un autre sens puisque « ce n'est pas seulement du possible, ajoute encore Franck Fischbach, c'est du possible qui apparaît comme tel d'abord parce qu'il est négation à l'œuvre du réel et de l'actuel »<sup>19</sup>. La situation présente s'analyserait alors d'une manière autrement plus active que ce qui a cours actuellement.

Se placer directement et froidement ? Oui, parce qu'il est question de l'indicatif c'est-à-dire « [...] le mode de l'action considérée objectivement et constatée ; [ce mode] place un procès sur le plan de la réalité affirmée et l'actualise en le situant dans l'une des trois époques de la durée »<sup>20</sup>. Quant au futur antérieur qui est l'un des temps de l'indicatif, il « [...] exprime un fait qui, à tel moment maintenant à venir, sera accompli par rapport à un autre fait futur (c'est alors que l'appellation de "futur antérieur" lui convient proprement) [...] »<sup>21</sup>. Mais bien sûr, comme il s'agirait d'imaginer les problèmes qui se poseront une fois la révolution accomplie, il y a quand même une

part subjective qui entre en ligne de compte au moment même où s'exécute l'opération imaginative. Ainsi, ce ne seraient pas les premières mesures révolutionnaires à prendre faisant suite à une insurrection-qui-vient qu'il importerait de considérer en premier lieu mais la saisie du devenir des présupposés, advenant au cœur de la lutte. Cette conscience, en rupture avec la conscience utopique, qui émergerait des luttes présentes – aussi éparses et insignifiantes soient-elles – serait sans doute beaucoup plus pertinente pour mettre en lumière nos propres attachements insoupçonnés qui inhibent la perception du réel en mouvement. Que devient alors l'État, ses partis et le pouvoir ? Que deviennent l'égalité, la liberté et la démocratie ou l'autorité et l'éducation, l'individu et la communauté ? De même, que deviennent l'énergie et les centrales nucléaires, les OGM et la brevetabilité du vivant et pourquoi pas : les musées et la question de l'héritage, le sport ou même les fumeurs dans les assemblées générales ? ■



19 Franck Fischbach, op. cit., p. 147.

20 Maurice Grévisse, *Le Bon usage. Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, Gembloux, Duculot, 1975 (10ème édition), p. 720.

21 Ibid., p. 732.

## Cette nuit blesse le temps

(Autres fragments pour un romantisme révolutionnaire)

1- Il n'y a pas d'ordre, mais le désordre n'est pas pour nous déplaire. La belle confusion de la vie.

2- « Nous tournons dans la nuit... », disait un poète. Une nuit où l'étoilement du ciel s'est effacé pour laisser place aux coquilles vides tournoyantes qui nous renvoient les signaux de notre propre insignifiance. La belle nuit !

3- Nous nous débattons, nous nous agitions, dans un monde que nous ne reconnaissons pas comme le nôtre. Mais, enfin, nous y sommes, ou plutôt, nous ne voulons plus en être et nous voulons être contre cette forme d'« être » qui ne vient pas de notre fond. Notre monde reste un prémonde, notre histoire, une préhistoire. Que sommes-nous ? L'inaccomplissement qui se tient devant le seuil du non-encore réalisé.

4- « Ils disent aux voyants : “Ne voyez pas”, et aux prophètes : “Ne nous prophétisez pas des choses justes, dites-nous des choses agréables, prophétisez des chimères.” » (*Essai*, 30-10)

5- Nous commençons seulement à percevoir que nous ne vivons pas vraiment. « Car vivre c'est tout de même être présent, et ce n'est pas seulement être là avant ou après, n'avoir qu'un avant-goût ou qu'un arrière-goût. Vivre c'est “cueillir” le jour dans le sens le plus simple et le plus profond tout à la fois, c'est avoir avec le **nunc** un rapport réel et concret » (Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*). Mais le **nunc** de l'instant vécu reste pour nous insaisissable. Nous sommes emportés dans les flots du temps, comme tant d'autres avant nous. Et si ce temps nous ne le vivons pas pleinement, nous pressentons déjà que de sa compréhension dépend le processus de réalisation de la vraie vie. Il ne s'agit guère de vivre avec son temps, mais de le réaliser.

6- Tout, que le temps enceint, doit être révélé sous un autre jour, sous la lumière intense du soleil noir de la négation.

7- La lumière est ce qui métamorphose la vision ; les ténèbres ce qui l'approfondit. Mais la vision est nulle qui ne vit pas. On peut regarder au fond de soi et voir le vide de sa propre vision. Est-on certain que l'on voit ? Entendre revient au même. Pourtant, il semblerait que l'on existe. En quoi se croit-on plus vivant qu'une pierre ?

8- « Nature et esprit vivent l'un dans l'autre et l'un pour l'autre. » (Walter Otto, *Les Dieux de la Grèce*)

9- L'étincelle enfouie de la vie à venir dort au plus profond. Elle a parfois l'apparence d'une femme. Mais elle ressemble davantage à ces îles à partir desquelles nous pourrions commencer à refonder le monde. Qu'un bleu égéen les protège, rien ne promet que l'infinie joie qu'elles recèlent ne soit engloutie dans la vaste entreprise de privation qui nous enserre. Pourtant, rochers ocre dans le turquoise, elles sont, elles perdurent, comme un appel à la vivification. Elles s'expriment déjà bien au-delà de tous nos espoirs ; mais nous ne savons guère encore espérer.

10- « Une malédiction pèse évidemment sur la vie humaine, dans la mesure où elle n'a pas la force d'enrayer un mouvement vertigineux. » (Georges Bataille, *La Part maudite*)

11- Partir de la réalité, c'est sortir de l'immanence historique.

12- La question du désir d'une autre société, plus juste, plus libre, plus heureuse, se fonde sur le constat que celle dans laquelle nous tentons de vivre est profondément insatisfaisante. Mais l'insatisfaction de ce monde ne conduit pas nécessairement à la conviction qu'il puisse être refait. C'est que, dans l'ensemble, le monde est rarement perçu comme étant fait ou à faire, mais simplement comme étant **donné**. C'est que l'esprit mythique perdure.

13- « Le capitalisme désacralise, détranscende et détranscendantalise, il profane, il bouleverse, il désabuse, il ne laisse rien en l'état. Du passé il fait continûment table rase. Il est le fin mot de toute sécularisation, de toute immanentisation, de toute "révolution". De même encore, l'autovalorisation de la marchandise impose à la totalité de l'étant de valoir ou de s'anéantir. Ce qui ne vaut rien n'est pas. Ce qui est vaut. Ce qui vaut se valorise pour surêtre. Dans ce tournoiement nihiliste de la valeur et dans ses reproductions et destructions incessantes, toujours différentes, toujours les mêmes, certains modes de valorisation sont néantisés pour que d'autres soient promus, voués un jour prochain à la même néantisation. Débordées par le tourbillon du capitalisme, toutes les contestations révolutionnaires qui le visent, par les armes de la critique aussi bien que par la critique des armes, peuvent être récupérées, comme on dit d'un mot qui n'a de sens qu'en capitalisme, en vertu du "bouleversement continu", du "constant ébranlement", de la perpétuelle "agitation et insécurité" qui "distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes". Comment être "révolutionnaire" à l'époque de la "volatilisation" générale et du "révolutionnement" sans fin de tous les rapports sociaux ? » (Gérard Bensussan, *Marx le sortant*)

14- **Nous autres**, exilés.

15- La révolution est le Dieu caché de cette époque. Elle est toujours ce mouvement réel qui sourd dans la société, mais le mouvement incessant suscité par l'économie capitaliste, ce "révolutionnement" permanent auquel on nous enjoint de nous adapter sous peine de disparaître, parvient à l'occulter véritablement. Où est-il, après tout, ce mouvement réel au milieu de tant d'assentiments serviles ? Il est là où le rêve de l'histoire cherche son éveil.

16- « La sociologie n'est pas une science et, même si elle en était une, la révolution n'en serait pas moins, pour des raisons particulières, fermée à tout traitement scientifique. » (Gustav Landauer, *La Révolution*)

17- Nous sommes comme pétrifiés devant ce regard de Méduse que nous renvoie l'époque. Nous voudrions ouvrir l'espace, ouvrir le temps, lever ce qui ressemble à une terrible malédiction. Mais nous n'avons plus que nos pensées, à peine quelques mots, pour essayer de conjurer la situation. Dans l'adversité qui va croissante, nous avons d'abord à faire face. Peut-être entamons-nous désormais un nouveau temps de résistance, un temps pour que l'avenir authentique se révèle. Mais cette résistance ne peut être un simple mot d'ordre pour camoufler l'impuissance. Car elle appelle en vérité à un exode. C'est dans notre propre vie quotidienne que nous allons devoir retrouver une destination commune pour l'humanité.

18- Il ne serait peut-être pas inutile, quand nous remettons en question la société, de s'interroger préalablement sur ce qui la fonde. Dire que l'homme est un être social ne suffit pas ; encore faudrait-il savoir s'il relève de l'Être, voire si « être social » n'est pas pour lui une tâche au-dessus de ses moyens ? Il a, de toute façon, encore beaucoup de choses à prouver.

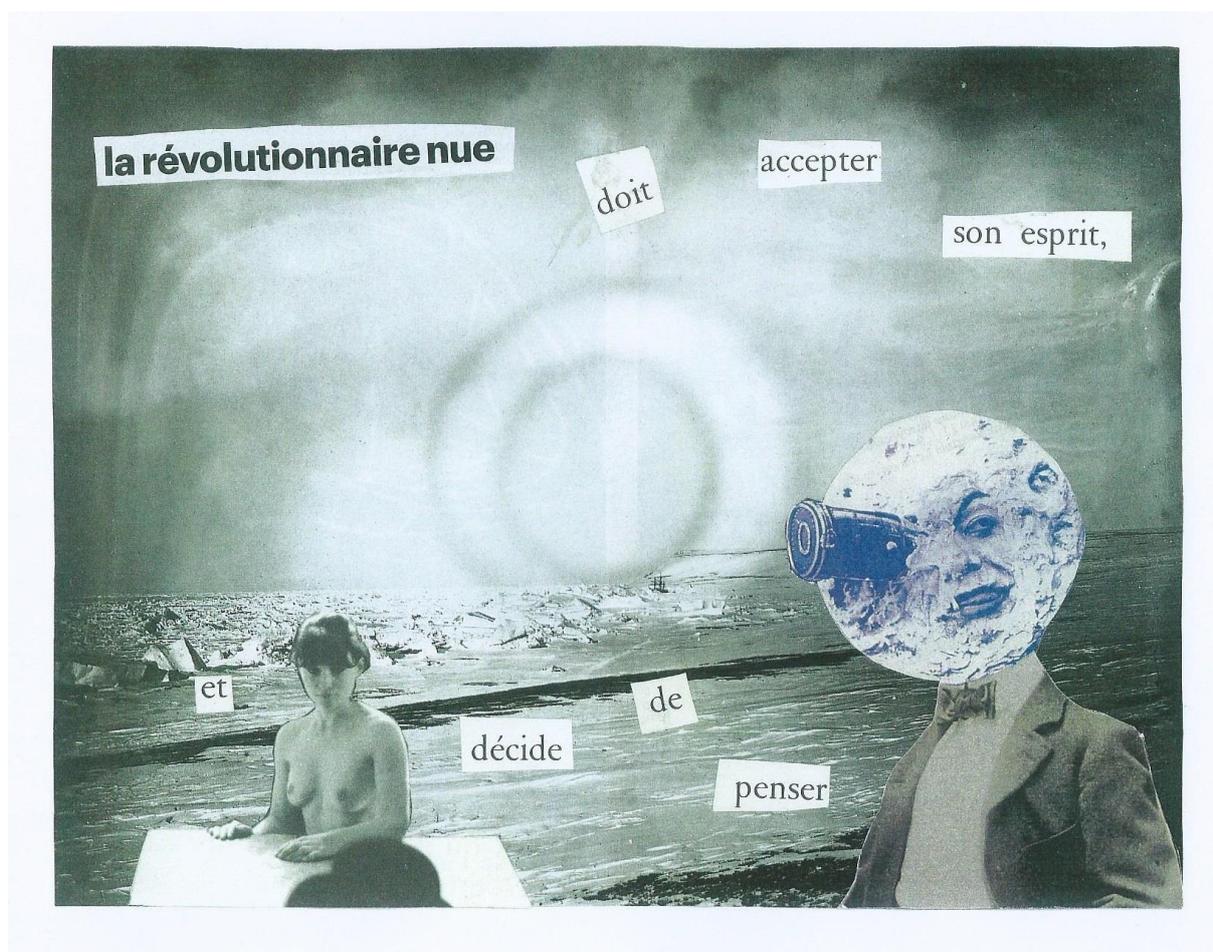
19- Toute conscience de l'histoire ne peut naître que sur le fondement d'un questionnement téléologique ; pour l'individu comme pour la collectivité, l'histoire est une tentative sans cesse réélaborée de configurer l'existence dans un destin. Il ne peut y avoir histoire sans finalité, sans

destination, contrairement au mythe qui nous reconduit toujours au point d'origine. Avec l'histoire apparaît la tension de se libérer de la reproduction mythique de la scène originelle, apparaît notre préoccupation de la Fin. Mais la fin de l'histoire, sous peine de retomber dans le mythe, ne peut être elle-même historique. Elle excède l'existence historique, afin que les hommes accèdent à l'histoire. Elle n'est pas un état que l'on peut atteindre, mais plutôt l'étoile du matin. Elle sera ce qu'elle sera. « Aussi ne cessons-nous de recommencer par le commencement, par la fermentation qui nous habite. Car ce qui commence, ne commence, bien que pris dans le courant, que parce que son commencement ne s'est pas encore produit. Et ce parce que l'humain que nous représentons sur le front du monde pour tous et pour toutes choses n'a qu'à peine porté au jour ce "vers-quoi" nous nous dirigeons et ce "pour quoi" nous sommes là. » (Ernst Bloch, *L'Atbéisme dans le christianisme*).

20- « Le désir révolutionnaire de réaliser le Royaume de Dieu est le point élastique de la culture progressive et le début de l'histoire moderne. Ce qui n'a aucune relation avec le Royaume de Dieu n'est que bagatelle. » (Friedrich Schlegel, *Fragments*).

21- Il y a un ange qui se tient dans le soleil. Te souviens-tu, camarade, de notre quête du Graal ? Elle continue.

22- « ...et nous sommes consumés par le feu. » ■



# Les moutons ont la laine mauvaise

## 1

- *Vous n'avez pas le désir d'être libre, Lenina ?*

- *Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je le suis, libre. Libre de me payer du bon temps, le meilleur qui soit. « Tout le monde est heureux, à présent ! »*

*Il se mit à rire.*

- *Oui, « tout le monde est heureux à présent ! ». Nous commençons à servir cela aux enfants à cinq ans. Mais n'éprouvez-vous pas le désir d'être libre de quelque autre manière, Lenina ? D'une manière qui vous soit propre, par exemple ; pas à la manière de tous les autres.*

- *Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répéta-t-elle.*<sup>22</sup>

Les mots peinent à trouver le chemin des esprits, aujourd'hui plus que jamais. La littérature possède-t-elle les clés pour les déverrouiller ? On peut bien sûr en douter, à entendre tout autour de nous grincer les gonds des lourdes portes qui se referment. Dans des temps extrêmement noirs, des auteurs réussirent, à travers des romans qui aujourd'hui font figure de classiques du roman d'anticipation sociale, à exprimer l'angoisse que leur inspirait le devenir des sociétés au moment où commençaient à s'installer, ou étaient déjà installés, des régimes que l'on qualifia de totalitaires<sup>23</sup>. Ces romans - dont la liste n'est évidemment pas exhaustive, mais nous avons retenu les plus célèbres - sont parus sur une période couvrant quatre décennies, à raison d'un par décennie : *Nous autres*, d'Eugène Zamiatine (écrit en 1920, paru en 1924 à l'étranger), *Le Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley (écrit en 1931, paru en 1932), *1984* de George Orwell (1948) et *Fahrenheit 451* (1953), de Ray Bradbury. Contemporaines des régimes totalitaires que furent notamment l'Union soviétique, l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie, ces œuvres puisent dans la réalité de ces pays un certain nombre d'éléments qu'elles adaptent et intègrent dans leur univers fictif. L'un des plus marquants, des plus spectaculaires et des plus symboliques, datant des premiers temps de l'Allemagne nazie, fut sans doute les bûchers de livres dans lesquels les sbires du nouveau régime jetaient, non points tous les livres, mais ceux désormais interdits par le pouvoir. Cette sinistre mise en scène a de toute évidence inspiré l'auteur de *Fahrenheit 451*. Dans la société futuriste décrite dans ce roman, il est absolument interdit de détenir chez soi des livres. Lorsqu'on en découvre chez un particulier, les pompiers, à contre-emploi, sont d'urgence dépêchés pour les brûler. Bien entendu, en Allemagne nazie comme dans l'univers imaginé par Ray Bradbury, les livres qui brûlent symbolisent la fin de la liberté d'expression, de la liberté de penser et par conséquent, de la liberté tout court. C'est bien là le point essentiel et commun aux quatre ouvrages. Dans *Nous autres*, roman fondateur de Zamiatine, dont l'action est censée se dérouler dans les siècles futurs, un personnage déclare que la liberté est liée au crime et que « *le seul moyen de délivrer l'homme du crime, c'est de le délivrer de la liberté* ». <sup>24</sup> Huxley, quant à lui, imagine une société qui a résolu le problème de la liberté en conditionnant les individus pendant leur gestation artificielle (la gestation naturelle a disparu). Ils ne sont capables de « fonctionner » que pour les tâches qu'on leur a assignées. Chez Orwell, c'est par la réduction de la langue à un langage purement technique et utilitaire, le novlangue, que, bien avant le langage des managers et celui des utilisateurs de SMS, on compte empêcher les individus de penser. Penser est considéré comme un crime, parce que penser, c'est être libre : « *Ne voyez-vous pas que le véritable but du*

<sup>22</sup> Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1932), Paris, Plon « Presses Pocket », 1992.

<sup>23</sup> L'adjectif totalitaire a été employé pour la première fois en Italie par des opposants au fascisme. Il a été par la suite revendiqué par les fascistes, par Mussolini lui-même [cf. Enzo Traverso, *Le Totalitarisme*, Paris, Seuil « Points Essais », 2001, p 19-21], avant que son emploi ne se généralise comme dénonciation.

<sup>24</sup> Eugène Zamiatine, *Nous autres*, Paris, Gallimard « L'Imaginaire », 2005, p 45.

*novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer.* »<sup>25</sup> C'est aussi l'histoire, la littérature qui sont visées : « *Lorsque l'ancilangue [comprendre la langue ancienne, la langue de culture] aurait, une fois pour toute, été supplanté, le dernier lien avec le passé serait tranché. L'Histoire était réécrite, mais des fragments de la littérature du passé survivraient çà et là, imparfaitement censurés et, aussi longtemps que l'on gardait l'ancilangue, il était possible de les lire. Mais de tels fragments, même si par hasard ils survivaient, seraient plus tard inintelligibles et intraduisibles.* »<sup>26</sup>

Mais l'aspect sans doute le plus saisissant et original de ces quatre romans est qu'ils ne se laissent pas enfermer dans l'actualité des régimes totalitaires naissants, déjà installés ou qui viennent de disparaître, vaincus au bout d'une guerre effroyable. Leurs auteurs comprennent que quelque chose de neuf est en train de naître à cette époque dans la domination et qui dépasse la simple dictature, pas nouvelle en soi, et qui ne peut se réduire au caractère criminel de ces régimes. En effet, en 1920, Zamiatine ne peut évidemment pas encore deviner ni la manière dont va se développer l'URSS ni toute l'ampleur des crimes de Staline, qui ne prend le pouvoir que quelques années plus tard ; il peut juste saisir une tendance. En 1931, Huxley peut théoriquement en savoir un peu plus sur le régime russe, et peut être au courant des premiers agissements des nazis, mais ces derniers ne prendront le pouvoir qu'en 1933. Il ne peut imaginer la politique eugéniste et raciste qu'ils mèneront dans les années trente et qui finira dans l'horreur des camps de concentration. Orwell et Bradbury, eux, en 1948 et 1953, sont au courant. Mais tous ces auteurs perçoivent bien le caractère fondamental du totalitarisme : une volonté de contrôle absolu des masses et des individus par une prise de contrôle des esprits, par la création d'un homme nouveau totalement adapté à la nouvelle forme de domination. Et quel homme pourrait être plus adapté que celui qui revendique, réclame à cors et à cris son asservissement. C'est ce qu'Huxley a fort bien exprimé dans *Le Meilleur des mondes* : « *Et c'est là, dit sentencieusement le directeur, qu'est le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement, faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper.* »<sup>27</sup> En 1946, dans une préface tardive à ce roman, il passe de la fiction à la réalité : « *Un État totalitaire vraiment "efficient" serait celui dans lequel le tout-puissant comité exécutif des chefs politiques et leur armée de directeurs auraient la haute main sur une population d'esclaves qu'il serait inutile de contraindre, parce qu'ils auraient l'amour de leur servitude.* »<sup>28</sup> Il ne parle donc pas du totalitarisme comme d'un passé, mais comme une éventualité, et se montre ici d'une effrayante lucidité sur le possible devenir des sociétés.

C'est précisément la faculté de ces auteurs à comprendre que le phénomène totalitaire n'en est peut-être qu'à ses débuts, qu'il pourrait connaître dans un avenir indéterminé des développements facilités par l'emploi de techniques nouvelles, qui fait que ces romans nous parlent peut-être encore plus aujourd'hui, alors que les régimes qualifiés historiquement de totalitaires se sont effondrés, du moins pour les plus importants d'entre eux. C'est parce que la définition donnée par Huxley est peut-être appelée à coller toujours plus à la réalité que le genre du roman d'anticipation sociale négative a perduré<sup>29</sup>. Il a non seulement perduré, mais il semble bien que ces dernières années, il soit plus florissant que jamais. On peut ainsi se permettre, naïvement, de se demander s'il s'agit simplement, de la part des auteurs, d'exploiter un filon rentable, ou alors, ce que nous pensons, d'exprimer une angoisse grandissante dans des sociétés pourtant « démocratiques ».

---

<sup>25</sup> George Orwell, 1984, Paris, Gallimard « Folio », 1984, p.79. Par crime par la pensée, il faut naturellement entendre le crime de penser.

<sup>26</sup> Ibid., p 437.

<sup>27</sup> Aldous Huxley, op. cit., p 34-35.

<sup>28</sup> Ibid., « Préface nouvelle de l'auteur » (1946), p.15.

<sup>29</sup> Dans un précédent article paru dans Négatif 12, nous évoquions le roman de Robert Silverberg, *Les Mondes urbaines*, et dont la date de parution (1971) montre que le genre roman d'anticipation sociale, fleurissant parfois avec la science-fiction, n'a jamais cessé de donner de beaux fruits.

« Nous pouvons aujourd'hui faire du monde un enfer, et nous en prenons le chemin, comme vous le savez. »<sup>30</sup>

Parmi les romans d'anticipation sociale récents, qualifiés parfois d'« utopie négative », nous retiendrons également quatre ouvrages : *À l'aide ou le Rapport W*, d'Emmanuelle Heidsieck<sup>31</sup>, *Le Rire du grand blessé*, de Cécile Coulon<sup>32</sup>, *La Ballade de Lila K*, de Blandine Le Callet<sup>33</sup> (les deux premiers parus en France en 2013, le troisième en 2010), ainsi que *Corpus delicti*, de Juli Zeh<sup>34</sup>, paru en Allemagne en 2009. Il y a fort à parier que ces romans ne feront pas la carrière de leurs prédécesseurs devenus désormais des « classiques », pour la bonne raison que ces derniers non seulement inauguraient un genre, mais étaient en profond décalage avec ce que les gens pouvaient alors imaginer. Ils décrivaient des mondes dans une large mesure externe à ceux dans lesquels les auteurs vivaient (Orwell et Huxley étaient britanniques, Bradbury américain), exception faite de Zamiatine qui écrivit son roman en Russie, mais qui ne fut publié qu'à l'étranger au moment de sa sortie. Les lecteurs découvraient donc des univers qui pouvaient leur sembler franchement exotiques et lire ces ouvrages comme s'il s'agissait de fantaisies, les percevoir comme de simples produits de l'imagination, et ce malgré la découverte progressive de ce qu'était la réalité des régimes totalitaires. Il en va bien différemment avec les romans publiés récemment, où le lecteur ne peut pas ne pas reconnaître des tendances déjà bien affirmées du monde contemporain dans sa globalité, dans les sociétés dites démocratiques, et non plus dans les sociétés totalitaires du XXe siècle. Dans une certaine mesure, il y est habitué. Il n'est plus frappé de la même façon par l'étrangeté absolue des univers décrits dans ces ouvrages. À des degrés divers, ces derniers paraissent extrêmement proches du nôtre.

C'est le cas de celui créé par Emmanuelle Heidsieck, qui nous est quasi contemporain, puisque l'action est censée se dérouler en août 2015, et même avant, puisque l'essentiel de l'action est situé un peu avant cette période. Nous sommes donc dans le contexte « démocratique » de la France d'aujourd'hui, et de multiples références à l'actualité politique, administrative, éducative ou culturelle récente installent ce roman dans une « normalité » quotidienne que la plupart des individus connaissent bien. L'action des trois autres romans est située dans le futur, pas toujours très éloigné. Le décalage principal avec la stricte réalité quotidienne vient, dans *À l'aide ou le Rapport W*, de l'exagération d'une tendance déjà bien affirmée aujourd'hui, à savoir que tout doit avoir une « valeur marchande », et en particulier les rapports humains. En effet il est désormais interdit, dans l'univers de ce roman, de fournir une aide désintéressée, de se montrer serviable et même d'entretenir des relations amicales avec qui que ce soit sans avoir l'intention de les utiliser à son propre profit. Tout est considéré comme un service qui doit être dûment rétribué. Le non-respect des lois en la matière entraîne des sanctions extrêmement lourdes (très fortes amendes et longues peines de prison). L'écart avec la société que nous connaissons est donc créé par l'introduction d'un seul élément distinctif, celui qui vient d'être évoqué. C'est peut-être cette proximité avec le monde qui est le nôtre qui est la plus glaçante dans ce livre. La vie est profondément bouleversée, sans que le cadre démocratique formel n'ait besoin d'être modifié. C'est ainsi que se produit le glissement vers un autre type de société, sans que ses membres s'en aperçoivent. Cet aspect est commun aux trois autres romans. Les univers qui y sont dépeints ne sont certes plus celui que nous connaissons actuellement, mais lui ressemblent suffisamment pour que le citoyen-ordinaire-qui-n'a-pas-à-s'inquiéter-du-fait-qu'on-le-surveille-puisqu'il-n'a-rien-

<sup>30</sup> Herbert Marcuse, *La Fin de l'utopie* (1967), Paris, Seuil « combats », 1968.

<sup>31</sup> Emmanuelle Heidsieck, *À l'aide ou le rapport W*, Paris, Inculte/Laurelli, 2013.

<sup>32</sup> Cécile Coulon, *Le Rire du grand blessé*, Paris, Viviane Hamy, 2013.

<sup>33</sup> Blandine Le Callet, *La Ballade de Lila K*, Paris, Stock, 2010

<sup>34</sup> Juli Zeh, *Corpus delicti*, Arles, Actes Sud, 2010.

à-se-reprocher, et qui respecte toutes les prescriptions, mène une existence somme toute normale au travail, chez lui, tout comme aujourd'hui il ne semble pas contrarié, par exemple, par l'installation de caméras un peu partout dans l'espace public, et même les réclame si elles n'y sont pas encore.

Ainsi, c'est à bien des égards que la société décrite dans *Corpus delicti*, dont l'action se déroule en 2057, ressemble à la nôtre. Il y a une justice, des avocats qui paraissent libres de plaider, des « medias » dont la puissance a cependant augmenté. Sauf qu'une chape de plomb pèse sur le monde, pour qui veut bien s'en rendre compte, et qu'elle s'exerce ici au nom de la santé de tous. La chasse à toutes les formes de maladies est devenue le seul et unique but de la vie, si bien qu'un journal influent s'intitule *Le Moniteur de la santé publique*. On reconnaît là encore la tendance, poussée à l'extrême, de l'hygiénisme contemporain, qui, à travers les mises en garde quotidienne qui sonnent comme des menaces et contribuent à déstabiliser des individus par ailleurs toujours plus fragilisés par les conditions contemporaines d'existence, constitue une des multiples briques du mur de normativité en train de délimiter de façon de plus en plus alarmante la liberté de chacun. Mais qui s'opposerait, n'est-ce pas, à la prison « verte » du capitalisme durable ? Il est bien temps de prendre des mesures, de favoriser le développement d'une nouvelle économie plus respectueuse de l'environnement, et donc de la santé ! Il se trouve que l'héroïne de *Corpus delicti* va se trouver prise dans un engrenage qui va la laisser seule, sort peu enviable, face à la Méthode, nom donné au système de gouvernement désincarné en vigueur dans cette société, qui trouve la justification de ses pratiques dans le fait qu'il agisse au nom de tous, de la santé de tous.

L'action du roman de Blandine Le Callet est un peu plus tardive, située à la fin du XXI<sup>e</sup> et début du XXII<sup>e</sup> siècle. Elle se déroule dans un Paris qui a beaucoup changé, séparé sa banlieue, la « Zone », par une frontière extrêmement contrôlée, que les « zonards » franchissent quotidiennement pour venir travailler. En ce sens, la vie que l'on mène dans cette époque future est, comme dans le livre précédent, une projection assez plausible de celle menée aujourd'hui. Mais ce n'est qu'un aspect de ce monde. Le pouvoir, là aussi, est une entité que l'on connaît mal et à multiples facettes. D'un côté, il s'agit d'intégrer le plus possible une fraction de la population qui peut aussi se considérer comme privilégiée, d'un autre de réprimer avec la plus grande vigueur ceux qui s'opposent à l'ordre établi. La surveillance s'exerce jusqu'à l'intérieur des appartements, comme dans *1984* d'Orwell, mieux, puisqu'en plus des caméras un dispositif installé dans les toilettes permet une analyse des urines directement transmise au médecin référent (même obsession de la santé donc que dans le roman de Juli Zeh, même disparition de l'individualité et de la vie privée, même manière d'encadrer tous les comportements sous n'importe quel prétexte). Les livres papiers sont également considérés comme dangereux pour la santé, mais c'est bien sûr pour en décourager la lecture. On ne les manie qu'avec pinces et masques dans les bibliothèques, où l'on numérise tout ce qui est destiné à être lu sur les grammabooks (nom donné aux tablettes numériques), non sans l'avoir au préalable censuré.

Si l'enjeu du livre et de sa place (ici son absence de place) tient une place importante dans l'intrigue de *La Ballade de Lila K*, il en constitue le cœur dans celui de Cécile Coulon, *Le Rire du grand blessé*. Les livres ne sont pas interdits en tant qu'objets, mais ceux qui sont disponibles sont destinés à divertir et contrôler les foules. Les romans classiques ont été mis au pilon depuis longtemps. Ils sont rédigés par des « écrivains » et classés selon le type d'émotion que l'on souhaite déclencher au sein de la foule : *Livres frissons*, *Livres Fous Rires*, *Livres Haine*, *Livres Tendresse*... Il faut dire que leur lecture publique dans des stades réservés à cet effet déclenche des réactions parfois difficiles à contrôler parmi le public, et que des *Agents* spécialement formés sont chargés du maintien de l'ordre. Caractéristique principale de ces *Agents* : ils doivent être illettrés, et posséder des capacités physiques très nettement supérieures à la moyenne. Ils occupent dans la société une place privilégiée, sont extrêmement bien rémunérés mais aussi étroitement surveillés, jusque dans leurs appartements, bien sûr. Il ne faudrait pas qu'ils se mettent en tête d'apprendre à lire ! À la tête d'un « Pouvoir » dont l'opacité n'a rien à envier à celui de *Corpus delicti* ou *À l'aide ou le Rapport W*, le « Grand ». Les citoyens sont appelés aux urnes tous les deux ans pour élire les

représentants des « Gardes », sortes de ministres désignés par le « Grand » et aussi chargés de le désigner ! L'existence de ces élections à la périphérie du pouvoir maintient ainsi une fiction démocratique qui assure au « Pouvoir » sa pérennité.

### 3

La multiplication de romans d'utopie négative est pour le moins la marque d'un profond désarroi, pour ne pas dire effroi devant l'étendue des territoires que la barbarie, dans sa mouture dernier cri, s'apprête à reconquérir, qu'elle a déjà commencé à reconquérir. Elle est aussi le signe d'un sentiment d'impuissance devant les dégâts occasionnés dans les esprits toujours plus fermés d'individus fascinés et enrôlés par la ronde folle de la marchandise et éjectés par sa force centrifuge.

Il peut certes être réducteur et souvent faux de vouloir à tout prix rapprocher des périodes historiques. C'est pourquoi nous n'assimilerons pas la période des années vingt et trente à la nôtre ou à celle qui semble nous attendre. Mais il faut bien constater que le désarroi des auteurs de romans d'anticipation sociale écrits dans ces années-là ou juste après et celui des auteurs contemporains que nous venons d'évoquer est fort comparable. Les angoisses devant l'effritement programmé de l'humanité de l'homme, la montée de la dureté et du cynisme sont les mêmes, à cette différence près que les moyens de contrôle et d'enrôlement des masses, beaucoup plus insidieux et moins immédiatement violents ont beaucoup progressé depuis la première moitié du vingtième siècle. La brutalité des régimes qui avaient recours à la violence extrême, leurs idéologies visiblement folles avaient contribué à leur perte. Dans les romans récemment parus, la violence n'est utilisée qu'en cas de stricte nécessité, les pouvoirs en place - la Méthode, le Grand -, n'y recourent pas avec la même constance. Ils maintiennent même parfois la fiction du droit. La résistance et le questionnement sont le fait d'une toute petite minorité, le plus souvent d'individus isolés qui représentent l'humanité perdue et qui sont là uniquement pour dire que tout espoir n'a pas disparu, puisque malgré l'adversité, le chiendent de la liberté continue à pousser entre les pierres. Mais ils sont juste là pour témoigner, ils sont totalement impuissants. Lorsque l'un d'entre eux prend un livre papier avec les mains, sans précaution particulière, lorsqu'il refuse le « grammabook », lorsqu'un autre apprend à lire alors que ses fonctions le lui interdisent, qu'un autre encore se soucie des autres alors que c'est formellement interdit et durement réprimé, ils résistent. Ils résistent à leur manière, alors que leurs contemporains ont abdiqué, alors que leurs contemporains dansent la danse de Saint-Guy devant les gadgets dont on les nourrit désormais et dont ils sont toujours plus friands, parce que c'est l'ordre de choses, parce que c'est plus facile, parce qu'ils en ont assez de toutes ces vieilles lunes qu'on appelait lecture, pensée, et qui étaient juste bonnes à « prendre les têtes », parce qu'on ferait mieux de se bouger, parce qu'il faut dégager du temps pour chercher un emploi, parce que vivre c'est ça, c'est bouger, c'est faire des sauts de puce en avion pour faire des stages de trois semaines à l'autre bout du monde, parce que c'est bon pour l'employabilité, c'est un atout, et au pire, c'est un mal nécessaire, parce qu'il faut faire confiance en l'avenir de l'éternel présent...

Grincement des gonds de la porte qu'on referme.

### 4

Intérieur nuit. ■



**Pour toute correspondance écrire à**  
*Négatif c/o Échanges BP 241*  
75866 Paris CEDEX 18